

vous avez su mériter par vos talents et votre conduite. Je me rappelle que, autrefois, je vous appelais mes enfants, je vous donnais l'éducation classique et littéraire ; à présent je suis heureux de vous retrouver grandis, fortifiés et développés par les épreuves de l'éducation sociale.

“ Je suis donc fier de vous, il est vrai que cela ne me fait pas jeune, mais la vieillesse est honorable quand elle se voit entourée d'enfants tels que vous.

“ Cette réunion si touchante est vraiment pour moi une jouissance et je vous remercie sincèrement de me fournir cette occasion d'évoquer les plus beaux souvenirs de ma vie.

“ Je me sens tout rajeuni en me rappelant ce temps heureux où je me voyais entouré d'une brillante jeunesse qui brûlait de s'emparer de l'avenir. Je vous aimais beaucoup alors et je sens en vous voyant que je vous aime encore. Mon bonheur ressemble un peu à celui d'un père de famille, qu'une longue absence aurait séparé de ses enfants chéris, et qui après un quart de siècle de séparation, les retrouverait plus forts, plus robustes et plus agueris. En me transportant ainsi dans le passé, je me rappelle combien, malgré ma gravité naturelle et le sérieux de mon caractère, j'aimais vos joies, vos fêtes, vos bruyants ébats ; j'aimais vos jeux, vos congés de Montagné, etc., vos chants joyeux et patriotiques. J'aimais surtout vos exercices littéraires, j'aimais vos luttes académiques et philosophiques qui préludaient aux grandes luttes de la vie et même aux luttes électorales et parlementaires que vous deviez soutenir plus tard sur un champ plus vaste. J'étais heureux d'assister aux exercices de votre esprit et de votre cœur, à vos études et à vos travaux qui servaient si bien à développer les belles facultés de vos âmes et je me disais en voyant un tel et un tel qui faisait si bien ses devoirs d'écolier, je me disais comme autrefois les parents de Jean-Baptiste : “ Quis putas puer, iste erit ? ” et je concevais de vous des espérances dont j'ai à présent sous mes yeux la réalisation. Je me souviens aussi que je vous ai toujours respectés, me rappelant la parole de la sagesse antique “ Maxima reverentia debetur pueris, ” paroles confirmée par la recommandation sublime de la sagesse incréée : “ Ne contemnatis unum de puerillis istis. ”

“ Vous aviez des défauts, mais votre docilité me permettait de les corriger ; je faisais appel à votre cœur et j'étais sûr d'être toujours compris : aussi c'est par le cœur que je vous conduisais plutôt que par la crainte les punitions. Je ne me souviens pas vous avoir donné de pensum ni d'arrêts, et encore moins les verges. Il me suffisait de vous rappeler au sentiment de l'honneur et du devoir. Oh ! quelle source de beaux souvenirs que ce temps du collège !

“ Depuis cette époque déjà lointaine, vous avez été lancés dans le monde, vous avez parcouru différentes carrières, les uns dans la société civile les autres dans le sacerdoce. Vous avez traversé